

La prise de Cherbourg

LE SALUT AU DRAPEAU

Il était exactement 10 h. 37, le 27 juin 1944, lorsque, pour la première fois depuis quatre ans et huit jours, le drapeau de la France flotta sur l'arsenal français de Cherbourg.

10 h. 37. Nous étions dans l'arsenal depuis 1 h. 37 exactement. Seul nous y avait précédé le Colonel, chef d'avant-garde du régiment d'avant-garde avec lequel nous avions brûlé chacune des étapes de cette course à la victoire, 97 minutes pendant lesquelles l'ennemi vaincu, défait, réaligné et presque soulagé, avait regardé sous nos yeux 27 drapeaux blancs.

Est-ce à nous qu'il se rendait ? Plus encore ! Il se rendait aux siens. Tandis que nous avançons, sans même prendre la peine de sortir nos revolvers de l'étui, deux voix puissantes retentissent derrière nous : celles de deux prisonniers, de deux précurseurs qui, tout fiers du rôle qu'on leur avait confié, s'exhortaient, par l'intermédiaire d'un haut-parleur mobile, à leurs camarades et à leurs chefs d'être que Von Schlieben, après les avoir exhortés à lutter jusqu'à la mort, s'était laissé prendre vivant et qu'il était, dès lors, bien inutile de se montrer plus royalistes que le Roi de Prusse. La plupart, je devrais dire presque tous, étaient ennemis d'avance. Par centaines, je les ai vus

sortir des blockhaus et des abris, les mains en l'air. Combien en ai-je vu pleurer ? Un ! Très exactement un seul, un vieux simple soldat. Encore ses larmes n'étaient-elles peut-être pas celles de l'humiliation.

Dépendant, tandis que je le regardais ne me disant : « Il aura donc fait cela pour que l'humanité projette son ombre sur cet uniforme vert », à droite deux grandes portes de bois cédèrent soudain sous une pression furieuse. Alors fut offert un spectacle atroce et prodigieux : des femmes en halions, dont certaines paraissaient septuagénaires, des hommes déguenillés, sordides et parfois infirmes, des garçons de tous âges au visage toujours rougeux et souvent tuméfié, se ruèrent sur nous, les mains tendues et crispées, l'œil vitreux et furieux à la fois, je n'entendis rien, qu'un chaos de sons inarticulés, car ils parlaient ou plutôt hurlaient dans toutes les langues.

Je ne voyais rien, que le choc balourdement de ces béquilles mobiles et de ces hardes vivantes. Qui donc étaient-ils, ces affamés, ces blessés dont les plaies n'avaient pas été soignées, ces femmes vieilles avant l'âge ? Les travailleurs forcés, ravies dans tous les pays que Hitler a conquis sans les posséder, les bandards de l'Europe allemande, c'est-à-dire de l'Allemagne dressée contre l'Europe, les esclaves de la race des maîtres qui est en train de devenir la race des prisonniers et des morts. J'aurais voulu que le regard d'un Dante ou d'un Michel-Ange fixât pour la conscience des hommes qui ne sont pas encore nés, cette image de l'Ordre Nouveau.

Mais voici pourtant qu'une voix familière et française, met de l'ordre vrai dans ce désordre atroce. Un jeune homme, plus sanglant que tous ses compagnons de chaîne et soutenu par deux d'entre eux, se fraye une route jusqu'à moi, me prend les deux mains et rassemble ce qu'il lui reste de forces pour murmurer d'un souffle coupé comme celui d'un agonisant : « J'étais prisonnier, je me suis évadé. Ils m'ont repris, comme requis. Ici, la torture était trop lourde. Voir cette femme russe deux fois grand-mère pousser dix heures par jour un chariot surchargé en recevant des coups de botte et de cravache, c'était trop. Voir ce Polonais dont la jambe droite est coupée, remuer la pelle appuyé sur sa béquille, c'était trop. Je n'ai pas pu les empêcher de comprendre ce que je pensais d'eux. Alors, les pigs ont décidé de se venger. Hier soir, quand il a senti la fin prochaine, un petit saut de la jeunesse hitlérienne s'est mis sur la tranche où nous étions recroquevillés et m'a lancé une grenade en pleine figure.

Raymond Descamps — ainsi s'appelle le jeune parisien de 22 ans qui m'a fait ce récit — retombe alors, épuisé d'émotion et de douleur. Une force intérieure me dit, à ce moment précis, que ce n'est pas d'un médecin dont il a d'abord besoin. Comme un inspiré ou si vous voulez, comme un fou, je bondis hors de l'arsenal. J'aperçois une femme à sa fenêtre. Je lui cris : « Comment vous appelez-vous, Madame ? ». « Marie Lecomte, 19 rue Gambetta, à Cherbourg ». « Avez-vous un drapeau français ? ». « Oui ! Un grand. J'allais justement l'accrocher ». « Bon, madame, donnez-le moi ». Sans dire un mot, Marie Lecomte qui pressent que quelque chose de grand est en train de se passer, me tend le drapeau du haut de sa fenêtre. Je le décroche et je remonte vers l'arsenal, lentement cette fois, avec une certaine solennité dont j'essaye en vain de me défendre. Je croise une première escouade de prisonniers allemands, stupéfaits, une première garde de soldats américains, enthousiastes. Puis encore des ennemis vaincus, puis encore des Alliés vainqueurs. Puis, tout à coup, j'aperçois Raymond Descamps à coup, j'aperçois Raymond Descamps. Je m'arrête à cinq pas de lui. Il échappe d'un bond violent à l'étreinte des camarades qui le soutiennent, vole jusqu'au drapeau, le saisit, l'embrasse, éclate en sanglots, s'éroule. André Babache, mon compagnon français de cette haute aventure, l'emmène à l'hôpital. Je suis sûr maintenant que Raymond Descamps guérira.

Tiens ! J'allais oublier de vous parler du général allemand, de ses pantalons rouges, de sa morgue apprêtée, théâtrale, étudiée, crasse, vaine et vile. J'allais oublier de vous parler du crépuscule de ce Siegfried dont je ne veux me rappeler que le prénom. C'est que l'instant où il s'est rendu avec une mise en scène conventionnelle et surannée, fut sans doute le moins émouvant et le plus négligeable de la journée. Je le revais pourtant au rendez-vous du destin. A sa droite, une femme russe qui trimballe ses hardes et se traîne vers la liberté, se retourne pour le regarder, sans haine, avec quelque chose de plus implacable, de plus définitif, de plus fatal que la plus juste des haines. A sa gauche le jeune Français qu'il croyait avoir capturé, qu'il croyait avoir tué, marche au-devant de la vie. Et je me dis, en portant le drapeau au-dessus de la porte centrale pour y lever dans un ciel béate trois couleurs immuables et limpides : « Salut, Vainqueur ! Salut à Marie ! Salut Cherbourg ! Salut, patrie sans contours dessinés comme le visage d'une personne ! Ton drapeau te ressemble et tu ressembles à ton drapeau ». Tandis que, dans sa vie d'homme traqué par l'orgueil et la haine, ce Siegfried, déjà en enfer, trois, des drapeaux. Celui de Guillaume II est un linoléum noir blanc rouge. Celui de Weimar, après avoir été le symbole du crime, se dresse dans Cherbourg, demain dans toute la France, l'Allemagne hisse son quatrième drapeau : un lambeau de chiffon blanc.

Lieutenant BOETTWMANN.